

# Patrigeon, tyran d'école

J'étais au cours élémentaire de l'école du Toit Familial, dans les baraquements provisoires construits pendant la guerre à Sotteville-lès-Rouen. Patrigeon venait d'arriver de l'école normale et avait acquis en peu de temps la réputation d'un maître redoutable qui tirait les oreilles. Je ne le connaissais pas encore que déjà il me faisait peur et j'étais bien content de ne pas être dans sa classe.

Puis je le vis dans la cour. Une cour vide où règne un silence un peu oppressant après l'agitation de la récréation. Tous les élèves étaient rentrés sauf ceux de Patrigeon qui, deux par deux, attendaient immobiles et graves. Il descendait et remontait les rangs guettant le moindre mouvement. Le visage fermé, la tête penchée à droite, l'œil torve derrière des lunettes grossissantes et sans bord, il cherchait l'occasion de tirer une oreille. Et quand il trouvait, il la tournait en tentant de soulever le gamin et l'on voyait le visage du maître se tordre de mépris en même temps que se tordait de douleur celui de l'enfant terrorisé qui n'osait pas hurler.

Je connaissais Lelièvre, un gosse chétif aux oreilles décollées, trop maigre pour occuper toute sa blouse grise, même bien serrée à la taille. Il était la candeur même, et l'on ne pouvait qu'être touché par cette petite personne fragile qui s'exprimait d'une manière assurée tout en zézayant. Pourtant, un jour, je vis Patrigeon le passer par la fenêtre (on était au rez-de-chaussée) et le tenir suspendu par les oreilles au-dessus du vide. Je n'ai eu qu'une seule peur, celle de voir les oreilles de Lelièvre se déchirer et rester dans les mains du maître. Après, je ne me souviens plus de ce qu'il advint de l'infortuné. A-t-il eu les oreilles arrachées ? Non, je ne puis le croire. S'il en avait été ainsi, Patrigeon aurait probablement été en prison. L'image est tenace, ma crainte d'enfant s'est substituée à mon souvenir. Il devait le tenir par le col ou les épaules de sa blouse.

J'ai poursuivi ma scolarité à l'école Ferdinand Buisson qu'on venait de construire, sans entendre parler de Patrigeon. Puis, au milieu de l'année de mon CM2, il réapparut. Dans ma classe cette fois-ci ! Il revenait du service militaire et n'avait pas changé.

Sitôt arrivé, il entreprit de modifier la configuration de la classe. Nous étions toujours face au tableau noir, mais lui, il avait installé son bureau dans le fond. Nous ne le voyions pas alors que lui nous voyait. À chaque manquement, une réponse erronée, un regard suppliant envers son voisin, il nous lançait règles, craies, ardoise parfois. Tout ce qu'il avait sous la main.

Il n'était pas menaçant pour tout le monde, il avait ses têtes. Je n'ai jamais vu Phliponeau subir la moindre remontrance, bien au contraire. Ce n'était pas grâce à son statut de bon élève qu'il était prévenant, mais plutôt à celui de son père qui était commissaire de police.

Patrigeon qui méprisait les faibles, s'était pourtant épris de Miss Crépeau, l'institutrice la plus faible de l'école. Craintive et un peu bête, elle n'arrivait pas à tenir sa classe. Le chahut y était permanent et un garnement était même parvenu, d'un coup de pied, à lui casser un talon aiguille. On l'avait vu marcher en boitant, tout en tentant de dissimuler sa déconvenue derrière un sourire forcé.

Quant à moi, je n'ai eu qu'une fois vraiment peur des foudres de Patrigeon. Je devais rendre pour le lendemain, un devoir dont je n'avais pas compris le sujet et j'étais dans une telle panique que mon père était venu à l'école pour lui expliquer mon désarroi. Alors, j'ai vu s'accomplir un miracle, Patrigeon attentionné s'asseoir près de moi et m'expliquer avec une voix douce ce que je n'avais pas compris. Je ne me souviens plus du sujet, je n'ai la mémoire que de l'émotion apaisée et la sensation de bien-être qui s'ensuivit.

Le miracle fut de courte durée, puisqu'à l'issue de l'année, alors que je passais en sixième au lycée, il ne put s'empêcher de me dire : « Tu ne feras rien de ta vie ! », mais j'étais déjà hors d'atteinte.